

Libretto

GASTON LEROUX

UN HOMME
DANS LA NUIT

roman

Libretto

© Libella, Paris, 2017.

ISBN : 978-2-36914-338-3

NOTE DE L'ÉDITEUR

Premier roman de Gaston Leroux, *L'Homme de la nuit* a d'abord paru en feuilleton du 5 décembre 1897 au 14 mars 1898 dans *Le Matin*, mais il préféra ne pas utiliser sa véritable identité pour signer cette flamboyante histoire de vengeance, aussi choisit-il le pseudonyme de Gaston-Georges Larive.

Après ce coup de maître, Gaston Leroux enchaîne avec les livres qui lui assurent un succès continu auprès des lecteurs, *La Double Vie de Théophraste Longuet* (1903-1904), et surtout *Le Mystère de la chambre jaune* (1907), *Le Parfum de la dame en noir* (1908-1909) ou encore *Le Fantôme de l'Opéra* (1909-1910).

L'Homme de la nuit présente tous les ingrédients du savoir-faire de l'auteur : une trame narrative éprouvée, puisqu'elle puise sans ambages dans *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas, à laquelle viennent se greffer les sentiments les plus violents et les plus noirs.

L'action débute aux États-Unis à bord d'un train. Elle met en scène le richissime Jonathan Smith, « roi de l'huile », qui est « assassiné » par Mary, jeune orpheline que le magnat a recueillie et qu'il compte épouser, ainsi que Charley, amant de Mary et secrétaire de Smith. Lâissé pour mort après avoir été projeté par-dessus la plateforme du wagon, Smith sera recueilli par une tribu d'Indiens. Vingt ans plus tard, dans le Paris de la Belle Époque, son impitoyable soif de vengeance en anéantira plus d'un.

Repris en feuilleton dans *Le Radical* du 20 mars au 29 juin 1910, *L'Homme de la nuit* devient à cette occasion *Un homme dans la nuit* et paraît sous la signature de Gaston Leroux dont la notoriété n'est plus à faire. Outre le titre, seul l'épilogue est modifié. C'est l'année suivante que le feuilleton devient un livre aux éditions Fayard dans la collection «Le Livre populaire».

Roman méconnu du public, *Un homme dans la nuit* devra attendre 1983 et son adaptation télévisuelle avec un scénario de Jacques Armand et la réalisation de Juan Luis Buñuel pour prendre tout son essor.

Né en 1868 en Normandie, Gaston Leroux y grandit et y suit ses études. Il s'installe à Paris en 1886 où il s'inscrit à la faculté de droit. Durant ses études, il commence à écrire et publie en 1887 son premier texte, *Le Petit Marchand de pommes de terre frites*, dans *La République française* de Marcel Sembat. Il devient avocat en 1890, mais continue à écrire pour des journaux des comptes rendus de procès. Alors qu'il couvre celui d'Auguste Vaillant, auteur de l'attentat de la Chambre des députés du 9 décembre 1893, le directeur du journal *Le Matin* lui propose de devenir chroniqueur judiciaire, il suivra alors beaucoup de procès qui lui inspireront la matière première de ses futurs romans.

Devenu grand reporter, il voyage énormément et fait paraître de nombreux feuilletons, toutefois, il connaît son premier vrai succès avec *Le Mystère de la chambre jaune* en 1907, dans lequel apparaît pour la première fois son personnage fétiche : Joseph Rouletabille.

Après plusieurs romans à succès – il ne s'arrêtera jamais d'écrire –, il fonde en 1918 la Société des Cinéromans qui

sera rachetée par Pathé-Cinéma, il y sera à la fois scénariste et producteur.

Il s'éteint à Nice en 1927 et laisse derrière lui une œuvre considérable qui continue à faire l'objet d'adaptations pour le cinéma et la télévision.

PROLOGUE

Un drame sur l'Union Pacific Railway

À toute vapeur, le train filait dans la Prairie. Il avait quitté les rives du Missouri, laissé derrière lui les faubourgs manufacturiers d'Omaha City et dirigeait sa course folle vers Cheyenne, traversant dans toute sa largeur, de l'est à l'ouest, l'État de Nebraska. Le train se trouvait alors dans la partie la plus dangereuse de son parcours de New York à San Francisco.

Aujourd'hui que les Peaux-Rouges se sont civilisés et qu'ils montent dans le train après avoir pris leurs tickets, la sécurité des voyageurs dans le Nebraska est aussi complète que dans les autres États de l'Union.

Mais, si nous nous reportons d'une vingtaine d'années en arrière, il n'en allait point de même. Et quand les Omahas, les Gowas ou les Delawares, les Pawnies et surtout les Sioux, quand quelques membres des tribus du Nebraska sortaient des « territoires réservés » pour prendre le train, c'était pour le prendre d'assaut. Déjà, à cette époque, ils étaient à demi domptés et ne songeaient guère à mettre le siège devant Cheyenne ni à affamer la ville, comme ils l'avaient fait quelques années auparavant. Les représailles avaient été trop terribles. Néanmoins, quelques troupes indépendantes s'attaquaient encore au « monstre de fer et de feu ».

Ainsi nous expliquons-nous que, cette nuit-là, les voyageurs de l'Union Pacific Railway n'étaient point pressés de

dormir. À peu près tous, hommes et femmes, avaient abandonné les *sleeping-cars* et leurs couchettes pour les *parlors* et pour les *smoking*.

Mais les passerelles surtout et les terrasses s'encombraient de voyageurs. Il faisait, du reste, une nuit chaude, et l'on étouffait dans les wagons.

Les *passengers* étaient armés. Il y avait des revolvers à toutes les ceintures. À Omaha, les autorités avaient prévenu le chef de train qu'une attaque des Indiens avait eu lieu la nuit précédente et que, dans la lutte, trois voyageurs avaient disparu.

Quand on les mit au courant de l'incident, quelques étrangers qui traversaient l'Amérique en touristes jugèrent bon de séjourner à Omaha et « lâchèrent » le convoi.

Mais un Français continua sa route, prétendant que ces farceurs d'Américains voulaient lui « monter le coup » et que « ces histoires-là n'arrivaient que dans les romans de Jules Verne ». Il avait lu *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et ne redoutait pas le sort de Passe-Partout.

Tout le monde était donc sur ses gardes, cette nuit-là, sur l'Union Pacific Railway.

Le mécanicien avait reçu l'ordre d'accélérer la marche et sa machine avait bientôt atteint une vitesse de vertige.

La locomotive, ombre monstrueuse, trapue, énorme, hennissant et crachant de la flamme, fuyait dans le noir, trouait la nuit.

D'une extrémité à l'autre du train, les boys distribuaient des boissons glacées. Les *porters*, ou garçons de couleur, se mettaient à la disposition des *passengers*, de leurs moindres fantaisies, en cet hôtel roulant et confortable qu'était déjà un train américain.

Le convoi avait d'abord remonté les bords de la rivière Platte, franchi les stations de Summit Siding, Papillion, Elkhorn, Diamonds, Frémont, Shell Creek (le ruisseau de coquillages) ;

on approchait de Columbus. L'attaque avait eu lieu entre Columbus et Silver Creek (le ruisseau d'argent).

Dans le *dining-car*, vaste salle à manger dont nos wagons-restaurants ne donnent aucune idée, luxueusement meublée de dressoirs chargés de vaisselle d'étain, trois personnages s'étaient attardés : deux hommes et une jeune fille, une jolie brune au regard bleu.

Les deux hommes buvaient du whisky arrosé d'eau tiède et parlaient d'affaires. La jeune fille n'écoutait pas, les yeux grands ouverts sur la nuit du dehors, qu'elle regardait fuir, à travers les glaces.

L'un des buveurs, de haute stature et de puissante corpulence, le visage fortement coloré, disait à son voisin, un jeune homme à la figure rase, au profil de « joli garçon », aux cheveux blonds plaqués sur le front en une mèche large, à la mode anglaise :

– Écoutez, Charley. Je ne vous ai point dit le but de notre voyage.

– Vous ne devez m'en entretenir qu'à Denver.

– Arriverons-nous à Denver ?

– Qui vous fait douter ?...

– Nous serons attaqués cette nuit.

– Peut-être. Et après ?

– Il peut m'arriver un accident.

– Non.

– Vraiment ?

– Il ne vous arrivera rien du tout. Vous avez la « chance ».

Du reste, Sir Jonathan Smith n'a jamais douté de sa chance. Qu'avez-vous donc ? Je ne reconnais plus le « roi de l'huile ».

Sir Jonathan réfléchit profondément et dit :

– C'est vrai, je ne suis plus « moi-même ». Pour la première fois de ma vie, j'ai peur.

Charley ricana :

– Ah ! ah ! le roi de l'huile a peur... Peur de quoi ?

- Je ne sais pas, fit Jonathan.
- Eh bien, je le sais, moi. Voulez-vous que je vous le dise ?
- Dites : je ne serai pas fâché de le savoir.

Charley vida son verre, appela le stewart qui rapporta du whisky et s'expliqua :

– C'est simple. Vous êtes heureux... trop heureux. Vous n'avez jamais été aussi heureux. Vous allez vous unir, dans un mois, à une jeune fille pauvre que vous adorez et... qui vous aime – Charley fixa attentivement la jeune fille qui semblait n'avoir pas entendu. Et qui vous aime... Cet événement tient plus de place dans votre vie que tous ceux qui vous ont conduit si rapidement à cette fortune colossale, la fortune du roi de l'huile... Oui, vous êtes si heureux que vous ne croyez pas à votre bonheur... Vous redoutez qu'il ne vous échappe. Voilà de quoi vous avez peur... Votre vieux cœur durci, votre vieux cœur tanné de marchand de pétrole et de salaisons... s'est amolli « au souffle de l'amour », comme l'on dit dans les *magazines* de Miss Mary... Ah ! ah ! vous êtes un sentimental – Charley ricana encore : Un sentimental, vous dis-je !

Sir Jonathan regarda Charley et dit :

– Ça n'est pas possible !...

Charley continua :

– Un sentimental, vous dis-je ! Vous ne savez pas combien votre cœur est malade... Non, vous ne le savez pas... Mais je vais vous l'apprendre. Écoutez ceci : Admettons que Miss Mary, après avoir dit oui, dise non !

Le roi de l'huile fut debout, frappa la table d'un formidable coup de poing et cria :

– Taisez-vous, Charley ! Vous êtes un fou ! – et il répéta, dans une animation extraordinaire : Vous êtes un fou ! un fou ! un fou !

Charley, très calme, l'apaisa :

– Ce n'est qu'une hypothèse.

– Oui, oui, fit Jonathan en se rasseyant, ce n'est qu'une hypothèse...

– Admettons donc...

– Non, non, n'admettons pas...

– Je veux bien ne pas admettre, mais vous ne saurez pas alors à quel point votre cœur est malade.

– Alors, admettez; moi, je n'admets pas.

– Je suppose donc que Miss Mary dise non après avoir dit oui. Pour qu'elle redise ce oui, vous donneriez bien toutes vos huiles et tous vos pétroles de Pennsylvanie et vos usines d'Oil City?

– *All right!*

– Et si ça ne suffisait pas, vous donneriez peut-être encore vos vastes établissements de Chicago et toutes vos salaisons passées, présentes et à venir?

– *All right!*

– Et si ça ne suffisait pas encore, vous abandonneriez sans doute les immenses terrains que vous venez d'acheter au pied des collines Noires et qui sont, dit-on, infiniment riches en minerai d'or?

– *All right!*

– Et toute votre fortune acquise, enfin! Et vous iriez joyeusement à la ruine, quitte à recommencer une fortune nouvelle, plutôt que de renoncer à ce joyau unique au monde et qui vaut à lui seul toutes les richesses de la terre: Miss Mary!

Jonathan baissa la tête et fit doucement un dernier *all right!*

– Vous connaissez maintenant l'état de votre cœur, conclut Charley.

– Oui, tout cela est vrai. Je donnerais tout pour Mary – il prit la main de la jeune fille, la serra dans les siennes en un geste de passion. Vous voyez, Mary, ce que vous avez fait de mon vieux cœur tanné, comme dit Charley.

Miss Mary tourna lentement la tête vers le roi de l'huile et lui sourit.

– Oh! votre sourire, Mary, votre sourire! Il faut que vous sachiez ce que m’a fait votre sourire. Il faut que vous sachiez ce que j’étais avant votre sourire!

Sir Jonathan se leva et allait, sans aucun doute, se livrer à une tirade de «jeune premier», quand il se rassit soudain et, se tournant vers Charley :

– Avant, il faut que je vous parle *business*, mon bon Charley. Réglons la situation comme si l’un de nous devait être scalpé dans deux heures. Je puis mourir... disparaître...

– Plus bas! interrompit Charley. Si le Stewart entendait, il rirait.

– Je puis mourir, et il faut que vous connaissiez le but de notre voyage à Denver.

– Je vous écoute.

– Vous me disiez tout à l’heure que j’avais acheté d’immenses terrains au pied des collines Noires et qu’ils devaient être riches en minerais d’or. C’est vrai. Malheureusement, l’or est engagé dans ces minerais en partie presque invisibles. On ne peut l’en extraire qu’au prix des plus grandes difficultés. Cela tient aux sulfures qui l’entourent. Jusqu’alors, on a usé de la vapeur d’eau surchauffée, comme désulfurant, sur ce minerai, préalablement réduit en poussière, et l’on a traité ce résidu par l’amalgamation. Les résultats sont plus que médiocres. Et c’est ce qui explique le peu de valeur relative de ces terrains et le bon marché de leur vente. Mais imaginez un procédé inconnu, une invention nouvelle qui fasse rendre à ces terrains vingt fois plus d’or qu’ils n’en donnent à cette heure... Alors, c’est la fortune.

– Sir Jonathan, interrompit Charley, vous parlez comme un pauvre.

– On n’est jamais assez riche. Eh bien, ce procédé, je le possède, Charley. Et c’est pour l’expérimenter que nous nous rendons au pied des collines Noires. Vous comprenez dès lors que je ne tiens point à emporter avec moi, si je disparaissais, le

secret de l'invention. Vous me fûtes toujours un employé fidèle, Charley, et intelligent. À Oil City, vous m'avez été du plus grand secours, et je vous dois en partie la prospérité de mes établissements. Si le sort veut que je ne puisse exploiter mes terrains aurifères avec le procédé dont je vous parle, je ne vous lègue pas les terrains, mais je vous donne le procédé. Je vous jure que c'est mieux.

– Et comment pourrai-je prendre connaissance de cette invention merveilleuse ?

– Voici. Vous laissez, à Cheyenne, l'Union Pacific Railway. Vous prenez l'embranchement de l'Union Pacific Railroad et vous débarquez à Denver. Allez immédiatement à l'*Hôtel d'Albany* et demandez Sir Wallace. C'est un de mes meilleurs amis. Quand vous le verrez venir à vous, prononcez immédiatement ces paroles convenues : « *The queen city of the Plains.* » Sir Wallace comprendra et vous livrera un pli. Je le lui ai remis à mon dernier voyage au lac Salé, ne voulant point emporter avec moi les papiers précieux qu'il contient. Ils vous appartiendront, Charley. C'est le procédé, c'est l'invention merveilleuse, comme vous disiez tout à l'heure.

– Merci, sir Jonathan. Mais vous n'êtes pas encore enterré, que diable ! Et si je ne dois être riche qu'au lendemain de votre mort, je suis pauvre pour longtemps. Que ne prenez-vous l'habitude d'être généreux de votre vivant ? Cette générosité après décès est profondément immorale. Elle pousse les plus vertueux à désirer secrètement qu'un accident propice leur enlève les êtres les plus chers.

– Vous avez de ces pensées, Charley ?

– Parfaitement, depuis que vous m'avez entretenu d'une fortune possible...

– Vous voulez plaisanter. Cela m'étonne. Vous ne plaisantez jamais. Vous êtes d'une humeur bizarre, Charley.

– Si je pense à votre mort, je pense aussi au désespoir que Miss Mary en ressentirait, et cela m'empêche de la souhaiter.

– Voilà qui est bien dit, mon ami. Cette chère Mary! – Jonathan se tourna vers la jeune fille : À vous aussi, dit-il, j’ai pensé.

– Allons, allons, ne nous attendrissons pas, interrompit Charley. Je vous en prie, ne nous racontez point votre testament...

– C’est vrai. Je suis une vieille bête. C’est de votre faute, Mary. Jamais je n’eusse pensé à ces choses avant votre sourire, ma petite Mary. Et, maintenant que j’ai réglé le *business*, je veux vous parler de mon amour pour vous et vous dire ce que vous avez fait de cet animal grossier qui était le roi de l’huile.

Miss Mary desserra les dents.

– Je sais ce que je vous dois, mon bon ami, mais vous ne me devez rien. À vous entendre, on vous croirait mon obligé. Je ne le veux pas.

– Ma foi, voilà une belle querelle amoureuse, fit Charley, sarcastique.

– Oui, je veux lui dire que j’étais une sorte de monstre au physique et au moral, un être égoïste et féroce qui a fait souffrir et mourir quantité de misérables pour l’édification de sa fortune et la satisfaction de ses instincts. Maintenant, je ne suis plus ce monstre moral...

– Mais vous êtes toujours le monstre physique, dit froidement Charley.

Un peu « estomaqué », le roi de l’huile se tourna vers Charley :

– Que signifie ceci ?

– Ceci signifie que, si Miss Mary a modifié le monstre moral, elle a laissé son enveloppe au monstre physique. Vous ne sauriez vous froisser de vos propres expressions. Il n’était point en son pouvoir de faire tomber votre ventre, que je sache, ni de changer la couleur de vos cheveux.

Jonathan répondit tristement :

– Hélas ! non. Mais, puisqu’elle m’accepte ainsi, c’est que je ne lui déplaît point. N’est-ce pas, Mary ?

– Je serai votre femme, dit-elle.

– Vous voyez bien. Mary n’a jamais menti.

Et le roi de l’huile eut un attendrissement. Pour se donner une contenance, il tira son couteau de sa poche, un large couteau effilé qui pouvait servir à découper les gens et les choses, à tailler les Indiens et les ongles. Il en usa pour se nettoyer les dents.

Et comme les observations peu flatteuses de Charley sur son physique lui trottaient par la tête, il ouvrit un petit miroir qu’il avait en réserve dans son gilet et se contempla dans la glace, cependant que son couteau nettoyait sa mâchoire.

À ce moment, Sir Jonathan avait en face de lui Miss Mary et tournait le dos à Charley. Tout en jouant du couteau dans sa bouche, il se répétait à part lui les paroles de Mary : « Je serai votre femme... Je serai votre femme... Je serai votre... »

Il n’acheva pas cette dernière phrase intime. Son couteau lui échappa des mains, et le roi de l’huile devint d’une pâleur mortelle...

Dans sa glace, il venait de voir, derrière lui, Charley dont les lèvres articulaient nettement et silencieusement, à l’adresse de Miss Mary, ces trois mots : « *I love you.* »

II

Le train avait dépassé Columbus. Les dernières nouvelles étaient assez rassurantes. Les Indiens n'avaient point donné signe de vie depuis vingt-quatre heures. On pensait généralement qu'ils s'étaient retirés au-delà de Silver Creek, aux environs de Lone Tree (l'arbre solitaire).

C'est ce qui se disait sur les passerelles, où l'on veillait toujours.

– À moins qu'ils n'aient rétrogradé jusqu'à Kearney, fit un Canadien qui prétendait connaître les coutumes des tribus de ces parages pour avoir eu déjà à repousser leur assaut.

– Pour moi, prétendit un Yankee, on ne les verra point avant Plum Creek.

– À moins qu'ils ne s'en soient allés jusqu'à Alkani, Big Spring ou Julesbourg, dit en riant le Français sceptique qui avait lu *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*.

– Bah! fit le Canadien, ils ne sont point problématiques du tout.

– Vous les avez vus? interrogea le Français incrédule.

– Mieux que je ne vous vois, attendu que la chose s'est passée de jour. Ils étaient fort laids.

– Je crois surtout, monsieur le Canadien, que la chose s'est passée dans votre imagination. Comme Canadien, vous êtes beaucoup Français et un peu « du Midi ». Nous autres gens du Nord...

– Vous n’allez point prétendre que Québec est en Provence? fit le Canadien, agacé.

– Je le regrette, monsieur. Non, je n’irai point jusque-là. J’estime qu’il y a plus de danger à traverser le boulevard, au carrefour Montmartre, à quatre heures du soir, qu’à se promener en express, dans le Nebraska, à deux heures du matin.

Le Yankee s’approcha du Français et lui dit :

– Je parie avec vous.

– Vous pariez avec moi?

– Oui, monsieur, je parie avec vous pour les Indiens. Et vous pariez pour le boulevard.

– Je ne comprends pas.

– Oh! cela m’étonnerait beaucoup d’un Français. Je parie que je passe quatre fois le boulevard, au carrefour Montmartre, vous dites. Alors je ne serai pas écrasé. Et vous vous traverserez quatre fois l’État de Nebraska, sur l’Union Pacific Railway, et vous serez attaqué, au moins une. Parfaitement. Je dis. Tenez-vous?

– Mais, pour tenir votre pari, mon cher monsieur, il me faudrait revenir en Amérique, et mon commerce de la rue du Sentier...

– Aoh! je voyagerai bien pour la France, pour traverser le boulevard...

– Impossible, cher monsieur, impossible...

– Je croyais qu’impossible n’était pas un mot français. Je me trompais. Au revoir, monsieur.

L’Américain s’éloignait, quand il revint soudain sur ses pas et dit au Français :

– Voulez-vous parier pour ce voyage, tout seul?

– Il y tient, fit le commerçant de la rue du Sentier. Et qu’est-ce que nous parions?

– Dix mille dollars. Ça va?

Le Français fit un bond :

– Cinquante mille francs!... J'aimerais mieux un déjeuner...
Oui, parions un déjeuner. Voulez-vous?...

– Un déjeuner à *Tortoni*? fit l'Américain.

– Mais ça va vous déranger?

– Non : c'est tout près.

– L'Océan... Il y a l'Océan...

– Pourquoi vous dites l'« Océan »? Ces Français sont rigolos... Je parle de *Tortoni*, 107, O'Farrell Street, San Francisco.

– Je vous demande pardon : c'est que nous avons aussi, à Paris, un *Tortoni*.

– Ah! vous nous copiez... Ça va?

– Ça va!

L'Américain et le Français, pour sceller le marché et rendre définitif le pari, se livraient à un *shake-hand* des plus vigoureux, quand leurs mains furent soudain séparées par le passage aussi rapide qu'inattendu d'un gros et grand corps qui fuyait de passerelle en passerelle, se rendant à l'arrière du train, sur la terrasse, plate-forme découverte qui termine presque tous les convois américains.

Arrivé au bout de sa course, Jonathan criait sa douleur à la nuit immense de la Prairie, et les cris se perdaient dans le roulement de tonnerre de ce train qui mugissait de toutes ses roues, de tous ses essieux, de toutes ses chaînes, de toutes ces choses de fer et d'acier qu'il emportait à travers l'espace à une vitesse de cent kilomètres à l'heure.

La nuit de ces espaces et la plainte mugissante de ce train qui semblait condamné à des courses sans but dans des plaines sans limites étaient bien le cadre et l'accompagnement qu'il fallait à la douleur de cet homme.

Jonathan revoyait les lèvres de Charley, ces lèvres pâles et minces, ces lèvres imberbes qui articulaient la phrase d'amour. Car le doute n'était point permis. La voix serait sortie de cette bouche retentissante et aurait crié : « *I love you!* » qu'il n'aurait pas été plus sûr de son malheur.

D'où venait donc qu'il n'avait point tué cet homme? Que ne s'était-il retourné et ne l'avait-il broyé? Où avait-il puisé cette force suprême de contenir l'effroyable colère qui s'était ruée en tout son être et le désir immédiat de vengeance qui, une seconde, avait armé son bras du couteau tombé à terre et précipitamment ressaisi? Par quel miracle s'était-il redressé calme en apparence et dompté? Par quel sortilège, d'une voix naturelle, leur avait-il annoncé qu'il les laissait seuls quelques instants, ayant des ordres à donner au *porter* pour le *drawing-room*?

Car il avait accompli cet effort surhumain et son geste banal avait ouvert et refermé la portière du car. Mais aussitôt sur la passerelle, à l'abri des regards de Charley et de Mary, ses mains étaient allées déchirer sa poitrine sous la chemise, arrachée, et un «han!» formidable de douleur avait jailli de sa gorge contractée, et alors comme un fou, il s'était précipité dans le corridor central, il avait traversé le train dans toute sa longueur et il était venu s'abattre dans un coin de cette terrasse solitaire qui allait offrir un abri momentané à son désespoir.

Et, pendant que ses poings et que ses ongles labouraient et ensanglantaient son thorax velu, il se félicitait de cette courte victoire sur lui-même, car il allait savoir la vérité. Il avait bien vu les lèvres de Charley, mais il avait vu aussi celles de Mary, et ces lèvres étaient restées fermées. Il avait fixé son regard et, comme les lèvres, le regard de Mary était resté muet. Charley avait dit qu'il aimait, mais Mary n'avait pas répondu. Était-ce de la prudence? Était-ce du dédain?

Ce problème cruel, comme il le voulait résolu! Et comme il allait le résoudre!

Mary ne l'avait-elle pas trompé déjà? Était-elle sur le point de le tromper?

Ce doute le faisait abominablement souffrir. Était-ce un doute? Ne s'aveuglait-il pas en espérant encore? Il se disait,

il avait le courage de se répéter que Charley n'aurait jamais osé articuler la phrase exécrée si Mary ne lui en avait pas donné le droit!

Et ce silence de Mary, ce silence même n'était-il point un aveu? Elle n'avait point répondu aux lèvres de Charley, mais elle n'avait point été surprise.

Et Jonathan découvrait des choses dans ce silence qui lui faisaient se cogner éperdument la tête contre les barres de fer de la terrasse.

Certes, elle devait être accoutumée à ces manifestations muettes de l'amour de Charley. Quand il était là, entre eux, leurs gestes devaient s'entendre; leurs mains, derrière lui, devaient se serrer et peut-être s'étreindre.

Ah! le sot! l'incroyable imbécile qu'il avait été de croire à la pureté de Mary et à la loyauté de Charley! Comme on s'était moqué de lui!

Cette Mary, cette enfant de rien, du hasard, de la misère, cette gamine loqueteuse et mendicante qu'il avait ramassée, un jour de promenade, avec sa mère, sur le pavé de Chicago. Six ans! elle avait six ans à cette époque! Ses beaux grands yeux clairs l'avaient séduit tout de suite, ses yeux qui imploraient. Et il avait dit à la mère et à l'enfant de le suivre. Pourquoi avait-il fait cela? Était-ce de la pitié? Il ignorait ce sentiment. Il n'avait jamais connu la pitié. Son cœur avait toujours été dur aux autres et à lui-même. Il n'aimait point les autres et il ne s'aimait pas. Il avait un mépris universel pour les gens et pour les choses. Oui, il avait fait cela par caprice, pour s'amuser, pour passer le temps.

Et son caprice avait duré. Il avait donné une place à la mère et mis l'enfant à l'école. Il exigea simplement que la petite vînt lui montrer ses yeux, tous les jours, un instant.

La mère était morte. La petite continua à venir, et il arriva ceci: c'est qu'il put de moins en moins se passer des yeux de cette petite. Il la prit dans ses bureaux; il s'arrangea pour

l'avoir près de lui le plus longtemps possible. Mary était douce, aimante, infiniment reconnaissante à Jonathan de ce qu'il avait fait pour sa mère et pour elle. De ses bureaux, elle passa dans sa maison et elle fut la joie de son intérieur de garçon égoïste et déjà cent fois millionnaire. Elle grandit à ses côtés, et il l'aima. Car elle était très belle, pas d'une beauté de jeune fille : elle était déjà d'une beauté altière et définitive de femme à dix-sept ans. Et ce mélange de douceur dans le caractère, de tendresse dans l'âme et de superbe et orgueilleuse beauté fit qu'un jour Sir Jonathan Smith, le roi de l'huile, lui demanda sa main, en tremblant.

Mary, extraordinairement émue, promit à Jonathan d'être sa femme.

Depuis cette heure, Jonathan ne se reconnaissait plus. Comme il le disait à Charley, « il n'était plus lui-même ». Une joie inconnue l'avait transformé. Le roi de l'huile n'avait jamais aimé, et il aimait ! Et avec cette passion, avec cette violence qu'il mettait à toutes choses et qui l'avait rendu si redoutable dans les affaires.

Le mariage devait avoir lieu après son voyage à Denver. Mais il ne se séparait plus de Mary et l'avait emmenée avec lui.

– Je veux régler toutes mes affaires avant notre bonheur, disait-il à Mary. Nous aurons une grande année de joie sans mélange, une longue lune de miel que nous irons passer, comme les Parisiens, en Suisse. Charley sera là pour me remplacer.

Charley ! son premier, son meilleur employé. Celui en qui il avait mis toute sa confiance et qui, à cette heure, se rendait coupable de l'exécrable trahison ! Comme il avait eu tort de lui permettre l'approche quotidienne de Mary ! Qui sait, maintenant, quels liens les unissaient ?

Et comme, d'autre part, il avait eu raison de douter de son bonheur ! Et comme ses craintes, ses appréhensions, la

terreur d'une catastrophe prochaine détruisant tout l'édifice de son amour, comme tout cela était justifié!

Longtemps Jonathan Smith s'abîma dans de profondes pensées... Brusquement, il se redressa et dit :

– Tout cela n'est peut-être point vrai! Ces lèvres qui ont remué disaient des choses que je ne sais pas et qui n'étaient point des choses d'amour... Des lèvres qui remuent... Il est difficile de mettre des paroles sur des lèvres qui remuent...

III

Cette nuit-là et le jour qui suivit se passèrent sans incident. Point d'Indiens à l'horizon. Le convoi reprenait sa physionomie habituelle, chacun vaquant à ses occupations et à ses plaisirs et finissant par se désintéresser du spectacle des plaines succédant aux plaines.

On approchait du Colorado, et avant de remonter vers le Wyoming, on stationnerait à Julesbourg, ville aux environs de laquelle toute crainte de danger semblait devoir être écartée.

Seuls, à la terrasse de l'arrière, étendus sur deux fauteuils parallèles, Charley et Mary, muets et graves, contemplaient le soleil qui se couchait à l'occident de la Prairie.

On eût dit qu'il descendait à l'horizon des mers. Immense comme un océan, la Prairie avait ses vagues. C'était l'ondulation monotone de ses herbes et de ses foins. Leurs ombres venaient de très loin en lames successives et régulières, et ces lames déferlaient à la rive des rails et des ballasts avec une plainte douce sous la brise.

L'astre, plus bas sur l'horizon, allumait un incendie.

Et ce fut, à l'ouest, un embrasement soudain du ciel et de la terre.

Tout flamba dans une vaste apothéose.

Charley avait pris la main de Mary. Tous deux regardaient. Leur émotion était immense comme le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Le couchant perdit de son éclat. Cela cessa

d'être du feu et cela devint du sang : un jaillissement écarlate et formidable que la terre poussait vers les cieux, comme si elle vidait tout le sang de son cœur. Et elle entra en agonie. Ses veines, bientôt exsangues, charrièrent à l'horizon des globules moins vermeils. La vie s'en allait, et le soir glissa sur la Prairie et gagna, d'ombre en ombre, l'extrême limite des choses.

Le crépuscule s'éclaira encore des reflets métalliques de la rivière Platte, que le train n'avait pas quittée depuis Omaha. Large, sans profondeur, coulant à peine et stagnant presque toujours dans cette plaine en nivellement quasi géométrique, *the Platte River* traversait ainsi, de compagnie avec le railway, tout l'État de Nebraska.

Le silence de l'étendue n'était alors troublé que par les cris brefs des chiens des prairies. Quelques antilopes vinrent boire à la rivière, ombres vite évanouies à l'approche du train.

Mary s'aperçut que sa main était restée dans la main de Charley. Elle la retira.

– Nous allons rentrer, dit-elle.

Et elle se leva.

Mais Charley était près de la porte et lui interdisait le passage.

– Un mot encore, implora-t-il.

– Nous n'avons plus rien à nous dire, mon ami.

– Mary, Mary, écoutez-moi...

– Je ne veux plus vous écouter. Charley, vous voyez ce que je souffre... Ne parlons plus jamais de ces choses... – elle dit plus bas : Et puis ne soyons pas imprudents.

– Je vous l'ai juré, Mary, il ne sait rien et il ne saura jamais rien de notre amour...

– Je vous dis que vous avez été imprudent. Hier, quand vos lèvres ont remué... Je crois qu'il a vu vos lèvres, Charley.

– Non, cela ne se peut. Vous pouvez bien me pardonner... Vous ne les verrez plus longtemps, mes lèvres... – il ajouta,

plus sombre : Votre pouvoir n'ira point jusqu'à me faire supporter une existence qui m'est odieuse.

– Mon pouvoir ira jusque-là...

– Combien vous êtes cruelle ! Si vous saviez ma lassitude de vivre !... Hier, voyez-vous, quand il m'a parlé si mystérieusement de ce pli que je trouverais à Denver, de ce pli qui contenait, s'il mourait, lui, le secret de ma fortune... J'avais envie de lui rire insolemment à la figure, à sa face immonde de millionnaire... à la face de votre époux, Mary !

– Encore une fois, mon ami, ayez pitié...

– Écoutez, Mary. Je vous ai demandé une seconde encore, une seconde... C'est que j'ai une chose à vous dire... Oh ! une chose très grave... Vous m'entendrez bien une seconde.

– Je sais toutes les choses graves que vous avez à me dire, Charley, et vous me les avez déjà dites...

Charley se laissa tomber sur un fauteuil. Il y eut un silence.

– C'est vrai, dit-il.

– Vous voyez bien, fit-elle, qu'il faut que tout ceci se termine... Laissez-moi passer...

Mais elle s'arrêta d'elle-même. Un gémissement la fit se retourner.

– Alors, je vous quitterai à Denver, disait Charley d'une voix rauque. Vous partirez, et je ne vous verrai plus... Et vous épouserez cet homme ! Vous, la femme de Jonathan Smith ! Vous ne savez pas ce que c'est que Jonathan Smith ! Si vous saviez !

– Vous m'avez dit qui il était, et je l'épouserai, Charley. Voilà trois mois que ces querelles me poursuivent, à toute heure du jour. Je suis effroyablement lasse...

– C'est un misérable ! C'est un monstre !

– C'est mon bienfaiteur !

– Votre bienfaiteur, lui ! C'est votre créancier ! Et il réclame le paiement de votre dette...

– Je la paierai...

Charley se tordait les mains :

– Malheureux que je suis !... Et dire qu'avec cette passion que je croyais toute-puissante je suis incapable de vous inspirer la haine de cet homme ! Vous, pour qui il s'est montré bon, tendre et généreux, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais ce qu'il fut pour les autres, vous ne vous doutez pas de son égoïsme et de sa cruauté !

– Vous m'avez dit toutes ces choses, Charley.

– Vous ne vous en souvenez plus.

– Je veux les oublier.

– Il en est que je ne vous ai pas dit.

– Taisez-vous.

– Je parlerai, Mary, et cependant, j'ai donné ma parole d'honneur de me taire.

– À qui ?

– À Jonathan. Mais je parlerai tout de même.

– Vous agissez mal, Charley.

– Je le sais, mais ça m'est égal de ne point tenir ma parole, voyez-vous ; est-ce que vous avez tenu la vôtre ?

– Oh ! Charley, est-ce que vous ignorez que je ne suis point maîtresse de ma destinée ?

– Ignorez-vous que je ne suis point maître de mon amour ? Je parlerai ; je veux que vous sachiez tout. Jonathan Smith a un fils, miss Mary.

Ils se turent un instant.

– Vous divaguez, Charley ; si Jonathan avait un fils, il me l'eût avoué.

– C'est à moi que cet aveu fut fait.

– Voilà qui est étrange.

– Oh ! vous comprendrez... Il y a dix ans, Jonathan connut une jolie fille. Elle était honnête, appartenant à une famille pauvre. Il l'enleva à sa famille ; la jolie fille lui donna un enfant, et depuis, elle est morte.

– Elle mourut de quoi ?

- De désespoir et de privations.
- Il l'avait abandonnée ?
- Oui.

Ces révélations semblaient produire un grand effet sur la jeune fille.

- Voilà l'homme, continua Charley.
- Qu'est devenu l'enfant ?
- Ce qu'il a pu durant huit années.
- Jonathan ne s'occupait point de son enfant ?
- Il m'a dit que, s'il lui avait fallu s'occuper de tous les enfants que le hasard lui avait donnés, il n'aurait pas eu le temps de s'occuper de ses affaires.

– Oh!...

– C'était peut-être une parole de fanfaronnade. Je ne puis affirmer que ce que j'ai vu.

– Qu'avez-vous vu ?

– Il y a deux ans, Jonathan me dit : « Charley, vous allez partir pour La Nouvelle-Orléans. » Et il m'avouait cette lamentable histoire d'amour dont je vous parlais tout à l'heure, il m'avouait sa paternité et l'ignorance dans laquelle il se trouvait de ce qu'était devenu son fils. J'avais mission de le rechercher et de veiller à ce que désormais il ne manquât de rien. La tâche était difficile, car la mère avait disparu et, depuis plusieurs années, nul n'avait entendu parler d'elle. Après six mois de recherches, je trouvai la piste de la malheureuse. Je suivis cette piste. Au bout, je trouvai la mère morte et l'enfant à l'agonie. L'enfant manquait de tout et succombait de misère. Je pus le sauver et, suivant les indications de Jonathan, je le plaçai dans une *family house* de La Nouvelle-Orléans, où il se trouve encore. Le petit a huit ans.

– Comment s'appelle-t-il ?

– On l'appelle William.

– Sir Jonathan continue à s'occuper de son fils ?

– Tous les mois, Mary, pour faire parvenir à la pension le

prix de l'entretien de William. Mais cette pitié tardive vous fera-t-elle oublier la conduite criminelle de Jonathan pendant les huit premières années ?

– Je veux oublier tout ce qu'il y avait de mauvais dans cet homme et ne plus voir que ce que j'y découvre de bon.

– Prenez garde ! prenez garde ! Tout cela n'est que passer ! Tout cela est factice ! Il se lassera de vous, Mary, et il brisera le jouet que vous fûtes en ses mains. La nature perverse et grossière de cet homme réapparaîtra avant qu'il soit longtemps. Cette transformation, ces remords qui l'ont fait rechercher son fils, tout cela vous est dû ! Tout cela est arrivé parce qu'il vous aimait. Quand il ne vous aimera plus, nous reverrons le véritable roi de l'huile !

– Aussi faut-il qu'il m'aime toujours, fit Mary, et vous voyez bien qu'il faut que je l'épouse...

Charley gémit encore :

– Souvenez-vous des vœux que nous échangeâmes, Mary, le soir de cette promenade dans le parc ; Sir Jonathan faillit nous surprendre, mais vous n'aviez point perdu votre sang-froid, car vous disiez que Jonathan voulait votre bonheur et qu'il ne s'opposerait point à notre mariage. Et comme vous saviez votre influence immense sur cet homme, vous m'avez dit : « Ne parlez point de notre mariage à quiconque. C'est moi-même qui demanderai votre main, Charley, à mon ami, et mon ami ne me la refusera pas. » J'étais heureux.

– Votre bonheur n'avait d'égal que le mien, Charley.

Charley leva les yeux sur Mary. Il vit qu'ils étaient pleins de larmes.

– Vous pleurez, Mary, à ces souvenirs. Certes, je crois que vous m'aimiez, alors. Nous nous aimions déjà, il y a trois années, quand je vous voyais chaque jour dans les ateliers de Chicago. Vous étiez une grande fillette.

– C'est vrai, j'étais bien jeune. Cependant mon cœur battait très fort quand vous veniez à moi. C'était de l'amour, déjà.

– Saviez-vous alors que vous seriez la femme de Jonathan ?
– Oh ! Charley ! Charley ! Est-ce qu'une telle pensée pouvait entrer dans mon âme, dans ma petite âme d'enfant ?

– Et plus tard, l'avez-vous espéré ?

– Jamais ! je vous le jure ! Jamais ! Charley. Pour qui donc prenez-vous celle que vous appeliez « votre » Mary et qui vous avait donné le droit de parler ainsi dans la certitude où elle était qu'elle vous appartiendrait un jour ?... Si j'avais songé à la possibilité d'une pareille union, à la nécessité du mariage qui est proche, j'eusse été bien coupable de vous écouter, Charley, dans nos promenades du soir...

Charley continua, d'une voix plus âpre :

– Alors, vous ne songiez pas à un pareil coup de fortune. Vous ne pouviez l'espérer, en effet. Jonathan était si riche, et vous, si pauvre. Aussi, quand il vous a demandé d'être sa femme, ce fut une surprise... Quelle surprise, miss Mary !...

– Charley ! Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire que les filles sans fortune ne sont point accoutumées à trouver tous les jours des maris quatre cents fois millionnaires ! Et que, lorsque l'occasion s'en présente, elles seraient de pauvres êtres sans intelligence, sans mensonge et sans calcul si elles repoussaient cette occasion, même quand elles ont engagé leur parole, même quand elles ont engagé leur cœur !

Mary mit sa main sur la bouche de Charley et lui dit :

– Mon ami, vos paroles si cruelles n'exciteront point ma colère. Insultez-moi, méprisez-moi, Charley. Il ne manquait plus que cela à ma douleur... Vous parlez de richesses, Charley. Dites-moi si je pouvais les refuser !... Et songez que j'aurais donné tous les millions de la terre pour être à vous... Mais Jonathan me demande mon corps, et comme je lui dois tout, comme je lui dois ma vie et la vie de ma mère, Charley, et que je n'ai pour le payer rien d'autre que mon corps, il faut bien que je le lui donne...

Tout bas, Charley demandait pardon et baisait la main de Mary, qu'il retenait sur sa bouche. Et Mary, dans une crise de désespoir, avouait :

– Car vous, vous aurez mon âme, toute mon âme...

Charley dit très bas :

– Pardon!

– Comprenez ce que je vais souffrir et plaignez-moi... Et sachant que je me donne à un autre alors que je vous aime, ne me méprisez point... Et surtout, Charley, jurez-moi que vous ne me parlerez plus jamais de ce qui fut notre amour – elle ajouta, plus bas, dans un souffle qui vint caresser le visage de Charley, toujours à genoux : De ce qui, dans mon cœur, sera toujours notre amour.

Le jeune homme prit les mains de Mary, et, l'attirant à lui, la courbant sur lui, il pria :

– Mon amie, si je vous le jure, promettez-moi de m'accorder, avant mon serment, l'unique chose que je vous aie demandée, que je vous demanderai jamais ! Je vous implore, Mary...

– Que voulez-vous de moi, mon pauvre Charley?

– Un baiser...

Mary tendit son front.

– Non, pas ainsi, un baiser d'amour... murmura Charley.

Ils étaient en proie tous deux à une émotion indicible, et leurs mains s'étreignaient. Une fièvre montait en eux. Une ardeur inconnue les brûlait.

– Un baiser d'amour? dirent les lèvres de Mary, proches déjà de celles de son ami.

– Songez aussi que ce sera le baiser d'adieu...

Leurs lèvres se joignirent, et ils se donnèrent ce double baiser-là.

Le train approchait de Julesbourg, dans un tapage d'enfer. Il traversait alors le pont, long de plus d'un kilomètre, jeté sur la rivière Platte.

Ni Charley ni Mary n'entendirent, derrière eux, la portière de la terrasse qui s'ouvrait. Jonathan apparut sur le seuil et vit les deux amants, aux lueurs dernières du crépuscule. Le roi de l'huile chancela. Dans ses mains, la lame d'un couteau brilla. Il ouvrit la lame de ce couteau, la prit entre ses dents et, les poings tendus, s'avança.

Enivrés de leur premier baiser d'amour, les jeunes gens semblaient ne jamais devoir désunir leurs lèvres, et Mary, éperdue, n'avait plus la force de repousser son ami. Elle se renversait, pâmée, entre les bras de l'amant quand elle vit soudain au-dessus d'elle, au-dessus de Charley, une ombre formidable. Elle poussa un cri déchirant. Charley se retourna, mais déjà les poings de Jonathan l'étreignaient à la gorge. Le jeune homme laissa échapper une plainte sourde. Il voulut se débattre. Ses membres vainement s'agitèrent. Jonathan le jeta par terre, lui mit un genou sur la poitrine, et l'une de ses mains lâcha la gorge pour aller chercher le couteau.

Mary, qu'une épouvante sans nom affolait, continuait de jeter dans la nuit un hurlement de bête blessée ; mais nul ne l'entendait dans cette tempête de bruits et de cahots déchaînée par le passage du railway sur le pont de Julesbourg.

Quand elle vit Jonathan brandir son couteau, elle retrouva une énergie soudaine pour se jeter vers lui et le supplier de ne point frapper.

– Tuez-moi ! mais ne l'assassinez point !

Jonathan la repoussa, et la lame s'abattit sur Charley. Mais un coup de feu déchira l'ombre, une détonation retentit. Jonathan poussa un cri et lâcha le couteau, qui n'avait pas eu le temps de frapper.

Charley, d'un bond, était debout, délivré.

Mary avait à la main un revolver qui fumait. Sans un mot, le regard fou, la face crispée d'horreur, elle fixait Jonathan, qui se mourait, appuyé à la barre de la terrasse. Le roi de l'huile eut un hoquet terrible, et ses yeux, qui ne quittaient

point les yeux de Mary, toute proche, avaient une expression de douleur surhumaine.

Il poussa un rauque soupir, le dernier. Son grand corps se courba sur le garde-fou, et la tête pendait au-dehors. Alors, d'un coup d'épaule, Charley, avec un « han ! » d'angoisse et d'effort suprême, jeta l'homme par-dessus bord. Charley et Mary virent l'ombre de ce corps rebondir sur le garde-fou du pont et disparaître dans le gouffre de la rivière Platte.

Il s'était passé, depuis l'arrivée de Jonathan sur la terrasse, une minute à peine.

Les jeunes gens se regardèrent avec des figures d'outre-tombe.

Des bruits de pas se firent entendre derrière eux. Une foule envahit la terrasse d'arrière.

Quelqu'un demanda :

– Qui a tiré ? Nous avons pensé à une alerte...

Charley répondit, d'une voix blanche :

– C'est moi. J'avais cru distinguer dans le soir le galop des Indiens.

– Il n'y aurait rien d'étonnant à cela, fit-on remarquer. Ils sont gens à se risquer sur le pont et à profiter du ralentissement du train pour attaquer.

– Le pont est loin maintenant. Nous ne courons plus aucun danger.

– Disons-leur adieu.

Et cinquante coups de revolver strièrent les ténèbres.

Le commerçant de la rue du Sentier arriva aux nouvelles :

– Que veut dire ce feu d'artifice ?

– Ce n'était pas un feu d'artifice, répliqua le Yankee. Nous repoussions l'attaque des Indiens. *Yes*.

– Alors j'ai perdu mon pari ?

– *No*. J'ai parié attaque dans le Nebraska : nous venons d'entrer dans le Colorado.

– Alors j'ai gagné ?

– *No*. Nous allons quitter le Colorado et rentrer dans le Nebraska.

– Quels farceurs! conclut le Français. Nebraska ou Colorado, il n’y a pas plus de sauvages que dans ma boutique!

Le train venait d’entrer dans Julesbourg.

PREMIÈRE PARTIE

L'Auberge Rouge

Le prince Agra

Une vingtaine d'années ont passé sur les événements qui précèdent.

Nous sommes à Paris. Le soir où nous reprenons notre récit, il y avait fête de nuit au théâtre des Variétés-Parisiennes. Voitures de maîtres et fiacres s'arrêtaient à chaque instant, débarquant des personnages de carnaval.

Généralement, les costumes étaient riches et les déguisements de bon goût, même lorsqu'ils avaient donné lieu à la plus extravagante fantaisie.

Les Variétés-Parisiennes avaient donné rendez-vous à toute une sélection du monde littéraire, artistique, politique, diplomatique, et à toute une sélection du demi-monde.

La scène, aussi vaste que la salle, était couverte de petites tables. Les groupes se choisirent, se sélectionnèrent, s'assirent, et l'on mangea.

C'était exquis, et l'on s'amusait beaucoup.

Au fond de la scène, à l'une des tables où la gaieté prenait des proportions inconnues encore, Diane, en travesti Louis XV qui allait merveilleusement à sa beauté mièvre, à son profil d'adolescent, Diane, célèbre par la splendeur de ses aventures, la bêtise de ses gestes et la niaiserie de sa diction quand elle eut l'orgueil de s'exhiber sur les planches d'un music-hall, Diane, bien connue pour sa « roserie » à l'égard des amants, illustre par six mois de pudeur, désespoir d'un fils de famille à la

« galette » prestigieuse, qui ne vit jamais que le pied nu de sa maîtresse, ce qui, disait-il, ne lui suffisait point, Diane disait :

– Écoutez, messeigneurs, ce que je vais vous lire. Ce billet m'est venu d'un inconnu et me fut remis comme je m'ennuyais, tantôt, en l'allée des Acacias. Remis n'est point le terme propre : c'est jeté, ai-je voulu dire.

Elle écarta les dentelles de son jabot et y chercha un papier, qu'elle déplia. Elle lut :

Diane, vous ne me connaissez pas. Je ne vous connais pas davantage. Mais on dit que vous êtes belle. Réservez-moi, je vous prie, une place auprès de vous, ce soir, au souper des Variétés.

Signé : prince Agra.

À une table voisine, Blanche de Ligné, une jolie brune, se leva et dit à Diane en zézayant :

– Alors, c'est pour ce mystérieux inconnu que tu gardes si férocement cette chaise à côté de toi et que tu ne voulus point de moi à ta table ?

– C'est pour lui, mademoiselle.

– Ze croyais que tu prenais d'ordinaire plus de renseignements avant de te laisser aller aux fantaisies de ton cœur.

– Il ne s'agit point de cela. Je suis curieuse du procédé et désirerais savoir ce qu'il en adviendra.

– Peste ! ma chère, vous vous mettez bien. Prince Agra. Et pourrait-on savoir où il loge, ce prince-là ?

– Vous m'en demandez beaucoup trop pour aujourd'hui, ma chère. Mais, demain, il logera chez moi !

– Un prince ne loge nulle part quand il n'existe pas. Qui de vous, messieurs, qui de vous, mesdames, a entendu parler de ce puissant personnage ?

Autour de la table, on ne connaissait pas de prince ni de principauté d'Agra.

Raoul de Courveille interrompit la dînette qu'il s'offrait :

– Je parie que Lawrence, qui a tant voyagé, nous dira qui est ce prince. Je vais le chercher.

Il revint bientôt, tenant par la main un homme qui paraissait une cinquantaine d'années, aux yeux très doux et très tristes.

– Dites-nous, Lawrence, si vous connaissez le prince Agra?
Lawrence répondit :

– Je connais, dans les Indes anglaises, une ville qui se nomme ainsi.

– Vous voyez bien ! s'écria Diane, joyeuse. Il existe ! Il existe ! Et il va venir ! Oh ! merci, monsieur, merci !

Lawrence se tourna vers la jeune femme et sourit :

– Je connais une ville qui s'appelle ainsi, madame, mais je ne connais point de prince portant le nom de cette ville.

– Il faut en prendre votre parti, ma chère, fit Josèphe. Le prince ne viendra pas, puisqu'il n'existe pas...

Diane, blanche de colère contenue, ne disait mot. Le nom du prince Agra fit le tour de la scène. Soudain, à la table centrale, le duc Hartmann, premier secrétaire d'ambassade d'Autriche-Hongrie, se leva et demanda :

– Qui donc, ici, parle du prince Agra ?

On fit silence. Le duc s'avança vers Diane.

– C'est vous, madame, qui parlez du prince Agra ?

– C'est moi, fit Diane, et si vous avez de ses nouvelles, vous serez le bienvenu. Connaissez-vous son écriture ?

– Non, madame, je ne la connais point.

– C'est dommage, car voici un billet signé de son nom, et je voudrais bien savoir si l'on se moque de moi.

– Qui vous fait croire que l'on se moque de vous ?

– Mais cette signature du prince Agra, que tous ignorent. Seul, monsieur que voici – et Diane désigna, du geste, Lawrence, qui était resté près d'elle –, seul, monsieur m'a donné quelque espoir en me contant qu'il y a, au fond de l'Hindoustan, une

ville qui s'appelle ainsi. Mais tous ces jeunes fous, qui sont ignorants comme des cocottes, prétendent que je suis victime de quelque poisson d'avril.

– Ils ont tort, madame.

– Bravo ! s'écria Diane joyeusement. Bravo ! Asseyez-vous ici, sur cette chaise, qui lui est destinée, et entretenez-nous de lui jusqu'à ce qu'il arrive, et dites-nous s'il est beau, puisque vous l'avez vu.

Le duc prit place auprès de Diane.

– Je ne l'ai point vu.

– Alors ?

– Alors, j'ai entendu parler de lui.

– Il y a longtemps ?

Le duc avait une physionomie des plus graves. Il dit :

– Il y a quelques années, j'ai entendu prononcer ce nom pour la première fois, au lendemain de la mort du prince héritier.

– Le drame de Meyerling ?...

Ces derniers mots étaient prononcés par une bouche muette jusqu'alors. Au bout de la table, le comte Grékoff avait négligé de se mêler aux conversations.

– Parfaitement, fit le secrétaire d'ambassade, au lendemain du drame de Mayerling. Dans quelles conditions exactement ? Voilà ce que je ne saurais dire. On a raconté que le prince Agra, qui était grand ami du prince Rodolphe, avait passé une partie de la journée qui précéda le drame avec l'archiduc. On ne le vit plus en Autriche depuis. Qu'est-il devenu ? Qui le sait !...

Le duc Hartmann ne dit rien de plus, mais on comprenait qu'il avait encore des choses intéressantes à révéler, et qu'il ne les révélerait pas.

Il paraissait même regretter ses rares paroles.

Le comte Grékoff rompit le silence :

– On a dit, monsieur, que le prince Agra avait été mêlé

de fort près au drame de Meyerling et qu'il y avait joué un rôle prépondérant.

– J'ai entendu parler de ces choses, fit le duc Hartmann, mais ce sont là racontars de cour, et je vous avoue que, pour ma part, je n'y ajouterai point foi.

– Nous expliquerez-vous son départ si rapide... disons le mot: sa fuite... après qu'on eut retrouvé, dans le chalet du parc, étendus sur la même couche, le prince et... sa maîtresse?

– Ce ne fut peut-être qu'une coïncidence; le prince Agra pouvait avoir affaire ailleurs.

– Eh! monsieur le duc, savez-vous où gîtait cet « ailleurs »?

– Nullement.

– Eh bien! je vais vous le dire. Trois jours après la mort du prince, il était à Saint-Petersbourg. Je puis vous l'affirmer; je fréquentais aux bords de la Neva à cette époque.

– Alors, vous l'avez vu? demanda Diane.

– Non, madame, mais j'ai beaucoup entendu parler de lui.

– Comme le duc, alors? Quel drôle de prince que celui-ci, dont tout le monde parle et que personne ne voit! – Diane ajouta: Quel âge avait le prince Agra à Saint-Petersbourg?

– Une vingtaine d'années.

– Pas plus?

– Je ne le crois pas.

– Il aurait donc maintenant vingt-sept ou vingt-huit ans?

– Sans doute.

– Et il courait déjà tant d'histoires sur son compte? Nous les direz-vous?

– Non. Elles sont trop extraordinaires... et peut-être grandies par la légende. Sachez seulement qu'à Tiflis, et depuis à Florence, le prince Agra a fait parler de lui. Sachez que partout où sa présence nous fut signalée, nous avons appris qu'il y avait eu de l'amour, des larmes et du sang...

Blanche de Ligné, qui avait tout entendu, demanda à Diane:

– Eh bien ! ma chère, est-ce qu'on est toujours aussi pressée de voir son prince ?

– Toujours ! fit Diane.

– Mais, enfin, interrogea Jacques de Varne, ce prince Agra, d'où vient-il ? Quel est-il ? De quelle nation ? À quelle humanité appartient-il ? Quelle est sa famille ?

– Nul ne le sait, fit le comte Grékoff. On a cherché, mais on n'a pas trouvé. Il se dit originaire des Indes anglaises, comme son nom peut le faire croire, fils d'une Grecque et d'un radjah. Quelle Grecque ? Quel radjah ? On a dit aussi qu'il ne connaissait point le chiffre de sa fortune. Il dépendait des sommes énormes. Le seul personnage qui paraissait le connaître, pour s'être trouvé par hasard dans certaines villes où le prince avait élu un rapide domicile, ce personnage était lui-même tellement mystérieux, qu'on était tenté de lui demander sa propre histoire avant de le prier de raconter celle des autres...

– Comment s'appelait cet homme ? demanda le duc Hartmann, très intéressé.

– Je ne me souviens plus. Mais il est venu à Saint-Petersbourg quelques jours avant la mort de la princesse Nachimoff, et je lui ai parlé, un soir, à une fête qui se donnait chez le tsar. Comment se trouvait-il là ? Problème. La conversation étant venue à tomber sur le prince Agra, il me raconta quelques-unes des histoires auxquelles je faisais allusion tout à l'heure.

– Je crois savoir de qui vous parlez, fit le duc Hartmann. Attendez... il s'appelait, je crois, Arnoldson... Sir Arnoldson, c'est cela...

Le comte Grékoff, pensif, dit :

– On le rencontrait, du reste, fort rarement à Saint-Petersbourg, mais toujours dans la meilleure société.

– Ainsi faisait-il à Vienne.

– Et on ne le voyait que le soir. Je ne me rappelle point l'avoir jamais rencontré dans la journée.

– C’est exact. Il ne se montrait qu’aux lumières, et je me souviens maintenant... oh! je me souviens parfaitement qu’on l’avait surnommé...

– Le nom et le surnom de cet homme me sont indifférents, interrompit Diane. Je vous ferai remarquer, messieurs, que vous vous éloignez du sujet de la conversation. Parlez-moi du prince Agra, ne me parlez que de lui.

– Peste! ma chère. Quelle chaleur! s’écria Josèphe.

– Eh! quoi? vous ne vous intéressez point aux histoires fantastiques de mon prince?

– De *ton* prince! interrompit Assive. Tu pourrais dire de notre prince, puisqu’il n’appartient encore à personne et qu’il appartiendra peut-être à toutes.

– Vous oubliez, ma chère, que j’ai sa déclaration, laissez donc ces messieurs nous dire tout ce qu’ils savent de celui que nous attendons.

– Mon Dieu! madame, dit le comte Grékoff, je croyais vous avoir raconté que cet homme était le seul qui sût quelque chose de précis sur le prince Agra. Ne le séparez point trop du prince. En Europe, ils apparaissent ensemble. Je l’ai vu à Saint-Pétersbourg, à l’époque où le prince Agra s’y trouvait, et le duc l’a vu à Vienne au moment du drame de Mayerling, alors que le prince venait de disparaître. Voilà encore bien des coïncidences! Qui nous dit qu’elles ne se reproduiront point, et que derrière le prince Agra on ne verra pas apparaître cet individu bizarre et mystérieux, qui se fait appeler Arnoldson, mais que nous nommons tous...

Des cris interrompirent le comte.

– Silence! silence! criait-on à toutes les tables, Judie va chanter!

II

M. Martinet se grise

*Aïe donc!... on...
Aïe donc!... on...
Ah! qu'il fait bon
Couper... du jonc!...*

«Entendre» Judie couper du jonc est un plaisir toujours nouveau. On applaudit ferme, et elle céda sa place à Brasseur, qui excita les rires. Et puis le champagne coula à pleines coupes.

Autour des tables, on était d'une gaieté de «bon aloi». Seul, M. Martinet se distinguait par ses plaisanteries risquées et bruyantes, quoique, dans une soirée costumée, bien des incartades soient de mise.

– Martinet, veux-tu te tenir tranquille! cria Diane par-dessus les tables.

Celui-ci se levait, en effet. Il avait une coupe dans la main. Il fit un signe à Diane et cria, très rouge :

– Je bois à toute la famille!

– Je t'écoute, fit Diane, et se penchant vers son voisin : c'est mon beau-frère.

Martinet s'était relevé avec son verre et criait encore :

– Mesdames et messieurs, princes et princesses, artistes journalistes et littérateurs, je suis calicot et je m'en vante. Je lève mon verre à tout le commerce de la rue du Sentier!

– Certains travestis évoquaient des chefs d’État.

Une femme fit asseoir de force Martinet, et Félix Faure lui dit :

– Vous faites bien du bruit, monsieur !

– Nous sommes ici pour cela, Nicolas ! fit Martinet en se tournant vers le tsar, qui lui sourit le plus aimablement du monde.

Martinet ne résista pas à ce sourire.

– Vive la Russie ! cria-t-il.

Nicolas II lui dit :

– Vous êtes bien gentil.

Lawrence dit à Martinet :

– Monsieur, vos cris ne me gênent point, mais vous remuez beaucoup votre chaise et vous venez de me la poser sur le pied.

– Je vous fais mille excuses, monsieur Lawrence.

– Tiens, vous me connaissez donc ?

– J’ai cet honneur.

– Depuis longtemps ?

– Depuis l’automne dernier.

– Et dans quelles circonstances me connûtes-vous ? Pouvez-vous me le dire ?

– Oh ! monsieur Lawrence ! Il n’y a point d’indiscrétion à cela. C’est moi qui fus chargé des tapisseries qui garnissent aujourd’hui les murs de votre hôtel de l’avenue Henri-Martin. Je vous vis cent fois, mais vous ne me remarquâtes point.

– C’est ma femme, en effet, qui s’occupe de ces choses.

– Une bien digne et bien belle femme que vous avez là, monsieur Lawrence – Lawrence sourit sans répondre, et Martinet reprit : Oh ! soit dit sans vous offenser, en tout bien tout honneur ! Je le dis comme je le pense.

– Vous êtes un brave homme, monsieur Martinet.

– Je connais aussi beaucoup monsieur votre fils. Il m’a rendu de nombreux services.

– Et lesquels, mon Dieu? Mon fils vous a rendu des services, voilà qui m'étonne fort.

– Il m'a bien tapé quatre mille clous!

– Oui, vraiment? Il voulait donc faire son apprentissage de tapissier?

– Vous voulez rire, monsieur. M. Pold voulait s'amuser. Nous avons conservé, depuis, d'excellentes relations.

– Comment cela?

– Chaque fois qu'il passe, avec sa «bécane», par la rue du Sentier, il vient me donner un petit bonjour. C'est un brave enfant, et grand, et bien portant, et d'une force peu ordinaire pour ses vingt ans. On lui en donnerait vingt-trois.

– Je vois que vous connaissez ma famille.

– Comment va Mlle Lily?

– Ah! ah! Mlle Lily aussi? Mais elle est en excellente santé, mon brave.

– Et toujours charmante?

– Toujours, monsieur Martinet, toujours. Mais dites-moi, comment vous trouvez-vous ici? Avez-vous donc la coutume de fréquenter acteurs et journalistes?

– Que non, monsieur, et c'est bien pour cela que je suis venu. Ne les connaissant pas et étant fort curieux de ma nature, j'ai voulu les voir de près. Alors je me suis adressé à ma belle-sœur, et voilà!

– Comment «Et voilà»? C'est votre belle-sœur qui vous a fait inviter? Elle connaît donc le directeur des Variétés-Parisiennes?

– Beaucoup, monsieur. Ma belle-sœur est cette jeune personne pour laquelle vous vous êtes dérangé tout à l'heure, et avec qui vous vous êtes entretenu un instant.

– Diane?

– Si vous voulez. C'est le nom qu'elle s'est donné quand elle a mal tourné. Au fond, elle a bien fait de ne point conserver le nom d'une famille qu'elle eût déshonoré.

– Vous êtes dur pour votre belle-sœur, monsieur.

– Je l’ai été, monsieur, mais je ne le suis plus. Je lui ai, ou plutôt nous lui avons pardonné. À Paris, il faut savoir ne point être trop sévère sur le chapitre des mœurs. C’est ce que j’ai fait comprendre à ma femme, qui tenait rigueur à sa sœur de la profession qu’elle avait embrassée. Elle a cédé à mes objurgations et, depuis, nous ne nous en trouvons pas plus mal. C’est grâce à Diane que notre clientèle a augmenté dans des proportions considérables. Tout ce que je vous raconte là ne vous ennuie point, monsieur ?

– Eh ! non.

– Mais vous ne buvez pas, monsieur. Personne ne boit ici. Ces gens-là ne savent pas boire. À votre santé et à celle de votre charmante famille ! Vous ne trouvez pas que ça manque d’entrain ? J’étais venu dans l’espérance d’assister à une orgie et je crois, ma parole, que ça va être plus ennuyeux que dans le monde. Peuh ! des poseurs !

– Attendez la fin, monsieur Martinet.

– Ah ! la fin sera comme le commencement. Et puis, vous savez, rien ne m’épate plus, moi, j’ai trop voyagé.

Fatigué, Lawrence ne l’écoutait plus. Il cessa de lui parler. Mais M. Martinet n’en continua pas moins :

– Oui, j’ai beaucoup voyagé. « Tel que vous me voyez », j’ai traversé l’Amérique.

Lawrence se taisait toujours.

– Oui, l’Amérique, de l’est à l’ouest, de New York à San Francisco. J’ai passé huit jours et huit nuits sur le Pacific Railway.

M. Martinet se retourna vers Lawrence et fut étonné du regard qu’il rencontra.

– Cela vous étonne, dit-il, que j’aie tant voyagé que cela ! À me voir, on me dirait un petit-bourgeois, bien tranquille, un calicot qui n’a jamais quitté son magasin. Eh bien ! « tel que vous me voyez », il paraît que j’ai couru les plus grands dangers. J’ai failli être mangé par les sauvages.

Lawrence demanda d'une voix calme :

– Il y a longtemps, monsieur, que vous êtes allé en Amérique ?

– Mon Dieu ! cela ne date pas d'hier. J'avais une vingtaine d'années de moins à cette époque ; j'étais svelte et élégant. Depuis, j'ai pris du ventre et quelques cheveux blancs. Je vais sur mes quarante-cinq ans, monsieur. Je ne regrette point les années passées, parce que je les ai bien employées, et que mon petit commerce de tapissier marchand de meubles est fort prospère.

Il vida sa coupe.

Lawrence semblait s'intéresser maintenant au verbiage de M. Martinet.

– Il y a une vingtaine d'années, dites-vous, que vous êtes allé en Amérique, et vous avez failli être mangé par les sauvages... Que voulez-vous dire par là ?

– Oh ! une histoire... Des farceurs prétendaient que notre train serait attaqué par les Peaux-Rouges. Je ne les ai pas crus, et j'ai bien fait. Pas plus de Peaux-Rouges que sur la main. Mais, en revanche...

– En revanche?... interrogea Lawrence.

Martinet s'arrêtait à nouveau. Il dit après une pause :

– Est-ce que ça vous intéresse vraiment ce que je vous raconte là ? Si je vous embête, monsieur Lawrence, il faut le dire, vous savez. Moi, je n'aime pas raser mon monde. Ça n'est pas mon état.

– Mais non, mais non. En revanche?...

– J'suis marchand de meubles, je n'suis pas perruquier.

– Je vous écoute, mon ami.

– Quel sale métier !

– Marchand de meubles ?

– Non, perruquier.

– Vous buvez trop, monsieur Martinet, vous aurez mal aux cheveux en vous réveillant cet après-midi, et Mme Martinet

vous grondera. Mais, revenons au point où nous avons laissé la conversation.

– Ah! oui, en revanche, il y a eu un fameux drame dans le train. Mais, là, un fameux! Du reste, vous en avez entendu parler.

– Moi?

– Mon Dieu! oui, comme les autres. Ça a fait assez de bruit dans le monde. Voyons, vous ne vous rappelez pas?... Mais qu'est-ce que vous avez, monsieur Lawrence? Comme vous voilà pâle!

– Pâle?

– Mais oui, mais oui. Êtes-vous malade?

– Pas le moins du monde, répondit Lawrence d'une voix ferme. Je suis toujours pâle, moi. Je n'en pourrais dire autant de vous, monsieur Martinet, car votre nez est flamboyant, ce soir. Cela tient sans doute à votre façon si généreuse de boire. Cela ne vous permet plus d'apprécier les couleurs. Vous me voyez trop pâle parce que vous êtes trop ivre, monsieur Martinet.

– Je me tiens encore bien sur mes jambes, monsieur Lawrence.

Et Martinet se leva pour prouver son dire. En effet, il ne bascula point et exagéra la raideur de sa tenue :

– Ah! ah! je suis encore solide.

Il se rassit.

– Je vous parlais donc de ce drame, monsieur Lawrence. Ce fut un assassinat, un horrible assassinat. Cela s'est passé non loin de Julesbourg.

Lawrence, soit qu'il fût distrait, soit pour tout autre cause, brisa son verre.

– Eh! là! C'est moi qui suis saoul, et c'est vous qui cassez la vaisselle! s'écria Martinet. Ma parole, vous me paraissez tout drôle. Votre main tremble... Auriez-vous la fièvre?

Lawrence dit :

– Vous rêvez tout haut, monsieur Martinet. Allez rejoindre

Mme Martinet : il est temps. Dans une demi-heure, il serait trop tard.

– Bah ! Mme Martinet est absente. Elle ne rentrera à Paris que dans quelques jours. J'ai bien le temps de vous raconter la mort du roi de l'huile !

– C'est inutile ; je la connais, en effet. Tous les journaux en ont parlé.

– Parfaitement. On avait cru d'abord à un accident, et c'est ainsi qu'on avait expliqué, dès le lendemain matin, la disparition de Sir Jonathan Smith. Mais une enquête plus approfondie, des traces de sang sur la terrasse d'arrière, où il s'était tenu une partie de la nuit, et, plus tard, trois semaines plus tard, la découverte de son cadavre dans la rivière Platte, son cadavre horriblement défiguré et la nuque trouée d'une balle de revolver, tout cela prouva clair comme le jour qu'on était en face d'un assassinat.

– Rappelez-moi donc un fait, dit Lawrence. Les coupables?... Les coupables ont été arrêtés, n'est-ce pas ?

– Que non point, déclara M. Martinet. Quelques heures après que l'on se fut aperçu de la disparition du roi de l'huile, on découvrit celle de deux jeunes gens qui l'accompagnaient. Ils avaient fui ensemble. Enfin, plusieurs semaines après le crime, on apprit que la jeune fille était la fiancée du roi de l'huile, et l'on en conclut que l'on se trouvait en face d'un drame de l'amour. On ne retrouva jamais ni la fiancée ni son amant, et tout cela est bien oublié, bien vieux. Ça fit beaucoup de bruit à l'époque, à cause de la fortune du roi de l'huile, voilà tout. Parlons d'autre chose, hein ? Ça n'est pas gai, ce que nous racontons là.

– Cette fortune, à qui donc est-elle revenue ?

– L'héritier ? Un domestique de la victime. Celle-ci n'avait pas de parents et avait fait un testament qui donnait tous les millions à un fidèle serviteur. En voilà un qui n'a pas dû s'embêter après la mort de son maître ?

– Et qu’a-t-il fait de la fortune, l’héritier ?

– Il l’a entièrement réalisée et a quitté Chicago. Depuis, il n’a plus donné de ses nouvelles. Tout est mystérieux dans cette affaire-là. Moi, je ne serais pas éloigné de croire que l’héritier a été pour quelque chose dans l’assassinat. En France, il suffit qu’on tue quelqu’un qui a du bien pour que la justice arrête celui qui en profite. Il en résulte rarement des erreurs.

– Une dernière question, monsieur Martinet. Vous avez vu celui que l’on croit être l’assassin, ce jeune homme qui, disiez-vous, était l’amant de la fiancée du roi de l’huile ?

M. Martinet ne put répondre tout de suite. La fanfare de Trépigny-les-Chaussettes, installée dans les fauteuils de balcon, venait d’éclater de tous ses cuivres. Des torrents de cacophonie descendaient du balcon sur la scène, emplissaient de bourdonnements douloureux les oreilles des invités. C’était le signal qui mettait fin au souper. Tout le monde se leva ; on se dirigea vers la rampe, où un large escalier avait été disposé, qui permettait de descendre directement de la scène dans la salle. Un instant, la musique infernale se tut. M. Martinet dit à Lawrence :

– Si je l’ai vu ! Ah ! monsieur, je l’ai vu comme je vous vois ! Partout où je le rencontrerais, je le reconnaîtrais immédiatement. Il était, tenez... il était... soit dit sans vous offenser – et M. Martinet mit sa main sur son cœur – il était un peu dans votre genre, seulement plus petit. Et puis, au lieu d’être brun comme vous, il était blond.

III

*Comme quoi Diane n'attendait plus le prince Agra,
en quoi elle avait tort*

Tous se bousculaient, se poussaient vers l'escalier. La fanfare avait repris sa cacophonie. Dans le désordre de cette sortie de table, Lawrence se trouva, sans qu'il sût comment et sans qu'il eût rien fait pour cela, à côté de Diane, qui lui prit le bras. Il regarda cette jolie femme et ne lui parla pas, ne lui sourit pas. Ses yeux grands ouverts semblaient ne point voir. On le sentait entièrement pris par une pensée profonde qui l'absorbait, qui le jetait hors des choses et des gens qui l'entouraient.

Diane l'entraîna et il se laissa faire. Il descendit avec elle dans la salle. Elle le conduisit dans l'obscurité d'un couloir, poussa une porte. Ils entrèrent dans une loge. Diane referma la porte derrière eux.

Ils n'étaient pas assis que déjà Diane pleurait. Ces pleurs de femme tirèrent Lawrence de son rêve. Il ne s'étonna point de se trouver là avec cette femme en larmes.

– Il ne viendra plus ! C'est bien fini maintenant. Au fond, tout au fond, je me moque du prince, et ce qui m'ennuie, c'est qu'on se moque de moi. Vous les avez entendues, les bonnes petites amies ?

– Bah ! madame, tout ceci n'a pas d'importance. Mais pourquoi me racontez-vous tout cela, à moi qui ne vous connais point ?

– Parce que vous ne me le demandez pas. J'aime qu'on

ne me fasse point la cour, et avouez que je vous suis parfaitement indifférente.

– Mon Dieu! oui, madame.

– Vous êtes adorable et si triste! si triste. Je me suis dit: «Tiens, voilà un homme qui a des ennuis: je vais aller lui conter les miens.» Maintenant que c'est fait, j'écoute les vôtres.

– C'est charmant, dit Lawrence. Vous mettez tout de suite les gens à... votre aise. Je n'ai pas des ennuis, madame: j'ai de l'ennui.

– Et de quoi, monsieur?

– De me trouver ici. C'est pourquoi je m'en vais.

– Mais vous êtes insolent... Comme c'est drôle!

– Non, madame. Ce n'est point votre compagnie qui me fait fuir, mais celle de tous ces masques, qui font trop de bruit et me donnent mal à la tête.

Diane ne répondit point.

Lawrence l'examinait curieusement, semblant la regarder pour la première fois, lui découvrait de la beauté. La voyant silencieuse:

– Vous pensez encore au prince?

– Plus que jamais! Vous n'avez pas réussi à me le faire oublier, vous savez! Tenez, voulez-vous m'arranger la dentelle de mon jabot, que j'ai un peu froissée.

Pour cette opération, Diane avait déboutonné le haut de son gilet. Les doigts de Lawrence frôlèrent une peau de courtisane. Il rougit.

– Non... Vous rougissez! Ah! on voit bien que vous n'avez pas l'habitude des femmes, vous! Connaissez pas la noce, hein? la haute noce! Vous voilà troublé comme un collégien. Qui aurait dit cela à vous voir si dédaigneux tout à l'heure, avec vos paroles d'orgueil? Je connais cela, mon petit. On est timide avec les femmes. Eh bien! en avez-vous fini avec ce jabot? Vos doigts tremblent.

– N’abusez point, madame, de mon innocence, fit Lawrence en souriant. C’est vrai, je suis un chaste.

– Dites donc, ce sera terrible, vous, quand vous aurez fini d’être chaste – Diane le regarda longuement. Savez-vous que vous êtes très bien, mon cher, et que le costume d’Hamlet vous sied à merveille? Il est bien le cadre qu’il faut à votre pâleur et à votre ennui. Mais venez donc vous distraire dans quinze jours chez moi, venez voir mes « tableaux vivants ».

Lawrence se récria :

– Oh! madame, ne me débauchez pas! Je suis couché tous les soirs à dix heures.

Diane mit ses bras au cou de Lawrence :

– Acceptez... C’est dit, n’est-ce pas?

Lawrence rougit encore.

– J’irai, madame, puisque tel est votre bon plaisir.

Il eut un geste résolu, s’arrêta à la contemplation de Diane, se rejeta dans la foule qui obstruait l’entrée du foyer. Il se traça un rapide chemin dans cette foule, arriva à un escalier, le descendit, prit son pardessus au vestiaire et gagna la porte de sortie sur le boulevard.

Il était si occupé par la pensée qu’il avait de fuir, et de fuir immédiatement, qu’il ne prêta nulle attention au bruit qui se faisait autour de lui, au mouvement très prononcé des groupes poussés par la curiosité vers un nouvel arrivant.

Et Lawrence était déjà sur le trottoir au moment où, sur le seuil du foyer, la voix du directeur des Variétés-Parisiennes se faisait entendre :

– Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter mon hôte, le prince Agra!

IV

En famille

Il pouvait être trois heures du matin. La nuit était magnifique. Lawrence, sur le trottoir, regarda le ciel, d'un azur sombre, cloué d'étoiles.

Quelques fiacres et voitures de maître stationnaient en face des Variétés-Parisiennes.

– Bah! dit-il, je vais faire un bout de route à pied.

Il releva le col de son pardessus, s'enveloppa la tête d'une fourrure, car il soufflait une petite bise glacée. Il alluma un cigare et s'en fut, claquant de la semelle, le long du boulevard désert.

Tout en marchant, il monologuait :

– Dix minutes de plus là-dedans et je devenais amoureux. Ce n'eût pas été drôle – et il ajouta : Elle est bigrement jolie, mais ce n'est qu'une grue!

Il se remémorait les incidents de la nuit.

– «Vous êtes un chaste!...» C'est vrai que je suis un chaste. Je n'ai jamais fait la noce. Le peu que j'en ai vu ne me tente point. Ah! cette Diane, elle me prenait! Sont-elles dangereuses!... On ne m'y repincera plus. Je ne veux plus me laisser entraîner dans un tel milieu...

Sa pensée changea de cours, alla vers le foyer où tendaient ses pas.

Il murmura :

– Chère Adrienne!...

Un peu plus loin, il revenait à Diane. Il ne put s'empêcher de sourire à son idée.

– J'eusse été cette nuit, si j'avais voulu, peut-être, le beau-frère de Martinet! – il avait prononcé ce nom tout haut: Martinet! – et il s'arrêta soudain, répéta machinalement: Martinet!

Il ne souriait plus. Sa face était grave. Il resta ainsi quelques minutes sur le trottoir, songeant à Martinet.

La conclusion de son recueillement fut celle-ci:

– C'est un imbécile!

Et il reprit son chemin.

Un fiacre passait, Lawrence le héla.

Avenue Henri-Martin, le fiacre s'arrêta devant un hôtel dont les vastes proportions se devinaient dans la nuit. Un petit parc entourait l'hôtel. La grille d'entrée s'ouvrit. On attendait Lawrence. Celui-ci, descendu de voiture, n'eût pas plus tôt passé le seuil qu'une forme noire se détachait des ténèbres et lui sautait au cou.

– Bonsoir, p'pa!

– Allons, Pold! veux-tu bien te tenir tranquille, vilain diable?

– Vous me recevez comme un chien dans un jeu de croquet, p'pa.

– Et toi, tu m'accueilles comme un dogue.

– Maman et Lily vous attendent. Elles allaient monter se coucher. Elles ne tiennent plus de fatigue.

– Et toi, tu n'as pas sommeil?

– Oh! moi, non. Je viens de me lever.

– Comment cela? Tu n'as pas accompagné ta mère et ta sœur chez les Tiercœuil?

– Oh! moi, vous savez, p'pa, ces affaires-là, moi, ça m'ennuie. J'pars à bécanne à six heures. Il n'y avait pas plan.

– Quelles vilaines expressions tu as, Pold!

– Ah! pour sûr! J'ai pas été élevé aux Oiseaux!

Un domestique les attendait sur le perron. Ils entrèrent dans une salle à manger.

– Le voilà, p’pa! cria Pold.

– Enfin! répondirent joyeusement deux voix féminines.

Une jeune fille vint à Lawrence. Elle paraissait bien ses dix-sept printemps; de taille moyenne et admirablement prise en sa toilette, très simple, de mousseline blanche. Elle était blonde, d’un blond rayonnant et doré. Son teint était d’une pâleur et d’une aristocratie sans égales, son profil droit était un peu sévère, mais cette sévérité était immédiatement rachetée par la douceur infinie du regard.

Lily tendit son front à Lawrence, qui y déposa un baiser.

– Père, père, vous arrivez bien tard. Je vais vous gronder.

– C’est moi qui te gronderai, méchante enfant, de veiller encore. Adrienne, vous êtes coupable. Lily devrait être au lit depuis longtemps. Et vous aussi, et Pold, et moi-même, et tout le monde. Oui, tout le monde devrait dormir.

– Pardonnez-nous, mon ami. Vous savez que ces veilles ne sont guère dans mes habitudes. Nous sommes restés pour le cotillon chez les Tiercœuil, dans l’espoir que notre rentrée ici coïnciderait avec la vôtre. Sommes-nous si coupables?

Lawrence s’avança vers celle qui venait de prononcer ces paroles et déposa un baiser dans ses cheveux.

– Bonne Adrienne... dit-il.

Cette femme avait peut-être quarante ans, mais elle en accusait trente-cinq à peine, et on sentait qu’elle les aurait longtemps encore, ces trente-cinq ans-là. On la prévoyait d’une beauté durable.

C’était une brune aux yeux bleus, des yeux d’une beauté rare et mystérieuse, des yeux qui attiraient, et qui avaient certainement donné le vertige d’amour aux imprudents qui les avaient trop regardés. On eût dit que les yeux bleus de la mère avaient encore toute la pureté apparue dans les yeux bleus de sa fille. Ils avaient la tristesse en plus. Oui, ces yeux admirables

étaient tristes et on les devinait tristes depuis des années et des années, et l'on se disait que cette même tristesse, on l'avait déjà vue dans d'autres yeux. Alors, on se tournait vers Lawrence et l'on trouvait, on rencontrait la même expression vague et indéfinie de regrets lointains pour des choses accomplies et disparues depuis des époques reculées...

Pold enlevait le pardessus de son père, qui parut dans le pourpoint noir d'Hamlet.

– Oh! vous êtes beau! dit Lily – et elle pria tout de suite son père de leur raconter sa soirée. Il y avait des amis? Vous avez rencontré quelqu'un de nos « connaissances » là-bas?

– Oui. J'ai rencontré un grand ami de Pold.

– Ah! bah! fit Pold. Et qui ça, sans indiscretion?

– M. Martinet.

– Tiens! Il était là-bas! Il ne se refuse plus rien depuis qu'il a une belle-sœur qui...

– Pold! interrompit Lawrence avec un froncement de sourcils.

– Ah! oui, j'allais commettre une gaffe, dit-il en regardant sa sœur. Ah! bien, les jeunes filles pourraient aller se coucher tout de même.

Lily se leva :

– C'est ce que je fais, Pold.

Lawrence ajouta :

– Et Pold va te suivre. Allez vous reposer, mes enfants. Quant à M. Martinet, je voudrais le savoir moins l'ami de Pold. Ce n'est pas une fréquentation, ça, Martinet. Où es-tu allé chercher Martinet? Quel amour t'a pris pour Martinet?

– Ah! vous savez que j'ai tapé des clous avec lui...

– Oui, je sais tout cela. Mais tu n'as pas envie de te faire tapissier : laisse donc cet homme désormais tranquille dans sa rue du Sentier et cesse tes visites. C'est entendu, n'est-ce pas?

– Ah! papa, c'est un si bon zig! Il est rigolo comme tout et pas méchant.

– Tu me promets de ne plus le revoir ou, tout au moins, de ne plus le rechercher?

Pold se gratta le sommet de la tête.

– Je vous le promets, fit-il.

Lily vint embrasser son père.

Les jeunes gens regagnèrent leurs chambres.

Lawrence et Adrienne restèrent seuls. Lawrence rapporta quelques potins parisiens à sa femme, qui ne s’attarda pas.

Quelques minutes plus tard, Adrienne entra dans la chambre de Lily.

La jeune fille reposait déjà. Ses paupières closes s’entrouvrirent au bruit que fit Adrienne.

– Que voulez-vous, mère? demanda-t-elle.

La mère ne répondit point. Elle s’assit proche le lit virginal, en la chambre tendue de satinette blanche qu’éclairait une fleur électrique, perdue parmi d’autres fleurs artificielles jetées en couronne autour d’un psyché.

Lily répéta :

– Que veux-tu, mère?

Et elle sembla se rendormir.

Adrienne considéra cette tête adorable roulée dans la vague blonde des cheveux. Elle la souleva amoureusement de l’oreiller de dentelles, et quand elle eut ainsi son enfant à elle, elle dit :

– Est-il vrai que tu dors, Lily?

Lily enveloppa le cou d’Adrienne de ses bras blancs.

– Je sais que je suis ta joie, mère, ton bonheur, ton grand bonheur... – elle fit un effort et ajouta : Et aussi ta consolation.

Adrienne regarda anxieusement Lily.

– Ma consolation? Oh! ma chérie, tu crois donc que j’ai besoin d’être consolée?

– Oui. Vous avez besoin que je sois là. C’est moi qui vous fais sourire quelquefois. Sans moi, vous seriez triste, triste, triste, et papa aussi serait triste, toujours.

– Dis-moi toute ta pensée, Lily...

– Ma mère, vous avez un chagrin immense que je ne sais pas, mais que je voudrais savoir.

– Pourquoi?

– Pour vous en guérir. Pardonnez-moi de vous dire cela, mère, mais vous êtes malheureuse. Oh! malheureuse!

– Une mère n'est point malheureuse, Lily, quand elle a une fille comme toi.

– Et un mari comme papa, je le sais. Et, cependant, vous êtes malheureuse.

– Qui t'a dit cela, Lily?

– Personne. Je l'ai vu.

– Qu'as-tu vu, mon enfant? C'est la première fois que tu me tiens un pareil langage.

– J'ai vu que vous pleuriez souvent, et que mon père essayait vainement de vous consoler.

– Je ne pleure jamais, ma fille.

– Oh! si, vous pleurez. Vous pleurez dans votre oratoire! Vous ne pouvez vous mettre à genoux sans pleurer! Je vous ai surprise sans le vouloir, mère. Pardonnez-moi. Et puis votre regard semble toujours tourné vers quelque chose que vous n'oubliez jamais... Quoi? Je voudrais savoir quoi. Je voudrais pouvoir éloigner de vous cette chose qui vous hante.

Adrienne prit la tête de son enfant, déposa des baisers sur ses paupières, la mère et la fille ne dirent plus rien. Elles restèrent longtemps ainsi. Lily s'endormit doucement, Adrienne contempla son sommeil, des larmes lourdes et silencieuses tombèrent sur la tête de l'enfant.

Pold, qui s'était couché de bonne heure et qui s'était relevé quand sa mère et sa sœur étaient rentrées à l'hôtel, vers trois heures du matin, Pold, remonté dans sa chambre, ne dormait pas. Il arpentait la pièce à grands pas et regardait de temps en

temps le cadran de la pendule, dont les aiguilles marquaient quatre heures et demie.

– Je n’ai pas osé le demander à p’pa, disait-il tout haut. Quel prétexte pour le lui demander? Mais je suis sûr qu’elle y était. Parbleu! Martinet me l’a dit, qu’elle s’y trouverait. Il le sait, lui, Martinet. Il sait tout, ce sacré Martinet. Et puis, est-ce qu’il y a vraiment une fête parisienne sans Diane?...

Il marcha quelque temps encore par la chambre, puis il s’arrêta en face d’un bureau, s’assit dans un fauteuil, ouvrit, avec une clef, un tiroir et en sortit un paquet de photographies.

Pold, de son nom de baptême Léopold, était un brave garçon, d’une santé prospère, très « calé » dans tous les sports, d’une vigueur et d’une adresse peu ordinaires, très ignorant de tout ce qui ne touchait point au cyclisme, à l’équitation, au canotage, à la chasse, au cricket, au football et autres exercices. En revanche, il avait découragé tous ses professeurs et bâclé ses classes. Il donnait pour excuse à son ignorance et à sa paresse pour l’étude les déplacements continuels, les voyages sans nombre de la famille, qui n’était installée à Paris que depuis trois ans. Il affectait des « airs d’homme » et prétendait que la vie n’avait plus rien à lui apprendre.

C’était surtout un impulsif. Les désirs qui lui naissaient devaient être contentés sur-le-champ. Il ne s’adressait point, pour atteindre son but, quel qu’il fût, à un parent ou à un ami. Il ne comptait que sur lui et agissait sans prendre conseil de personne. Il ne discutait pas avec ses fantaisies, qui lui paraissaient toujours naturelles.

Ce qu’il n’avouait point, c’était qu’il fut un sentimental. Sous ses dehors d’homme fort et que rien n’étonnait dans la vie, sous ses extravagances et ses vantardises, il essayait vainement de cacher une sentimentalité excessive.

Ainsi, à cette heure où nous le trouvons dans sa chambre, toute sa pensée est occupée par Diane. Pold n’a pas un

«béguin» platonique pour Diane. Il l'aime de loin, mais il l'aime. Il est prêt à tout pour le lui prouver. Pourquoi Diane? Parce qu'il fallait qu'il aimât quelqu'un, parce que son cœur avait besoin d'occupation.

Et il avait cherché. Un jour, il avait vu Diane, aux Folies, sur la scène. En sortant de l'établissement, il se disait: «C'est bien simple, j'adore cette femme.» Au fond, il n'adorait rien du tout. Mais à force de se le répéter, il le crut; à force de se trouver sur le passage de Diane, il en devint réellement très amoureux; à force de regarder, à la vitrine des papetiers de la rue de Rivoli, les photographies de Diane, de les acheter et de se perdre dans une nouvelle contemplation à domicile, il en devint fou.

Il la contempla prenant son bain, sortant de son tub, se mettant au lit. Il la vit en toilette de soirée, en toilette de ville, en peignoir et sans peignoir. Il la considéra dans ses poses les plus plastiques.

Finalement, il se leva après avoir déposé un baiser chaleureux sur l'un des portraits et s'en fut vers la pendule.

– Zut! dit-il, je ne vais pas me recoucher. Je n'ai plus qu'une heure et demie à attendre pour aller au rendez-vous des copains. Mais je n'attendrai pas. Je sors tout de suite. En route!

Il alla à la fenêtre, souleva le rideau et déclara que «c'était dégoûtant, que le jour ne se lèverait jamais».

– Et puis, de la nuit, je m'en fiche! affirma-t-il.

Il passa un costume de cycliste, mais ne se chaussa point. Il marcha «sur ses chaussettes», les souliers dans les mains. Il ouvrit la porte de sa chambre avec précaution, arriva sur un palier, descendit des marches, tout cela dans la plus grande obscurité. Pold ne devait pas en être à sa première expédition nocturne.

Il arriva dans le vestibule, tâta le mur de la main, prit des clefs à un clou. Il ouvrit la porte du perron qui donnait sur

le parc. Là, sur les marches du perron, il se chaussa. Puis il fut dans le parc ; il arriva à la grille. Avec son trousseau de clefs, il ouvrit cette grille. Quand elle fut ouverte, il s'en alla vers une maisonnette, qui était celle du concierge. Il frappa à la fenêtre. Il refrappa. La fenêtre s'ouvrit.

Une voix enrouée dit :

– C'est encore vous, monsieur Pold. Vous n'êtes vraiment pas raisonnable. Votre papa finira par tout savoir, et il me mettra à la porte...

– P'pa ne saura rien, si vous ne lui dites rien, père Jules.

– Qu'est-ce que vous voulez encore ?

– Parbleu ! ma bicyclette !

Par la porte de la maison, le père Jules passa la bicyclette.

– Prenez vite. Il fait un froid de loup. Je vais attraper des rhumatismes...

– Et voilà les clefs. Vous les remettrez dans le vestibule. Bonne nuit, père Jules. Mes amitiés à votre chaste épouse.

Le clair de lune illuminait ces quartiers déserts. Pold se mit à pédaler avec ardeur. Pas un passant, pas une voiture. Il s'amusait. Il s'offrait une course de vitesse. Il n'était point pressé, cependant. Il avait rendez-vous à six heures avec des camarades à l'autre bout de Paris, place d'Italie.

Il avait dépassé la place Victor-Hugo et approchait de la rue de Villejust, quand il aperçut, au loin, du côté de la place de l'Étoile, une lumière qui approchait. Il entendit le trot des chevaux. Il ralentit son allure. La voiture passa.

Pold ne put retenir une exclamation :

– Tiens ! le cocher de Diane !

Et il continua sa route plus lentement.

« Elle vient des Variétés-Parisiennes, se dit-il. C'est Diane qui rentre chez elle... »

Et, tout d'un coup, d'un mouvement presque instinctif, il fit demi-tour, suivit la voiture à quelques mètres.

Il considérait le coupé :

– Elle est là-dedans ! Elle est peut-être seule là-dedans !

Des idées saugrenues lui montaient au cerveau. Il songeait à des déclarations possibles, à des surprises. Si cette femme était bien seule dans cette voiture, est-ce que l'occasion de lui parler ne s'offrait pas d'elle-même ? Laisserait-il échapper cette occasion ?

Il était plein d'audace et de timidité. Il ne savait à quoi se résoudre. Cependant, il continuait à pédaler quand même.

La voiture remontait l'avenue Victor-Hugo. Elle la remonta jusqu'aux fortifications.

Soudain, au moment où le coupé approchait de la Muette, Pold, sur sa bicyclette, le dépassa en pédalant de toutes ses forces. Il prit ainsi une grande avance, déboucha sur le boulevard Suchet et redescendit, entra de la même allure dans l'avenue Raphaël.

Le jeune homme n'hésitait plus. Il avait un but. Il s'était décidé à quelque chose.

Vers la bifurcation de cette avenue Raphaël et de l'avenue Prudhon, il s'arrêta. Il descendit de machine et longea, sur la gauche, un mur. Le mur était haut, et la crête en était garnie de tessons de bouteille. Il fit le tour par l'avenue Prudhon.

Là, le mur devenait grille : de hautes barres de fer terminées en pointe de lance et qui semblaient impossibles à franchir.

Pold regarda à travers cette grille. La lune éclairait un vaste jardin où apparaissaient, ombres compactes, quelques bouquets d'arbres. Derrière ces arbres, on distinguait les murs blancs d'une villa.

Pold marchait toujours, tenant à la main sa bicyclette. Il dépassa les murs blancs de la villa, derrière laquelle se trouvait un autre jardin. Là, plus de grille, mais un nouveau mur. Celui-ci était beaucoup moins haut que le mur qui s'étendait sur l'avenue Raphaël. Au sommet, on distinguait encore des tessons de bouteille.

Pold passa devant une petite porte et s'arrêta. Il tâta le mur.

– Ce doit être ici, dit-il.

Sa main se promenait sur le mur.

Pold ne put retenir une exclamation :

– Ah! je l’ai!

Et sa main tira du mur une brique.

Rien ne faisait prévoir que Pold connût le jardin et la villa, mais il était évident qu’il connaissait le mur.

Le jeune homme n’avait peut-être pas encore pénétré dans la propriété, mais certainement il avait dû envisager la possibilité de sauter par-dessus le mur, et il avait étudié ce mur. Il posa la brique par terre, mit sa bicyclette au coin de la petite porte, plaça un pied dans l’excavation qu’il avait faite en retirant la brique, l’enleva, posa l’autre pied sur la selle de sa bicyclette. Sa tête dépassa ainsi la crête du mur.

Au-dessus de la porte, il y avait une large corniche. Les coudes du jeune homme s’appuyaient sur cette corniche. Il se souleva sur les coudes, se maintint sur un seul et sa main alla chercher la crête. Il tâtonna, puis secoua un tesson, qui céda. Il avait deux points d’appui suffisants : la corniche et la crête. Il était debout sur le mur quelques secondes plus tard. Sa silhouette se dressa dans la nuit claire, puis Pold plia sur les jarrets et sauta.

Il s’étala assez brutalement. Il fut presque aussitôt relevé, mais ne put retenir un cri de douleur. Il se pencha et constata qu’un tesson de bouteille lui avait déchiré un mollet, qu’il saignait abondamment et que son bas et sa culotte étaient en lambeaux.

Il banda le mollet blessé avec son mouchoir, puis il s’orienta.

Il avait devant lui deux arbres, deux marronniers superbes, dont les hautes branches atteignaient à la hauteur des fenêtres du deuxième étage de la villa. Les arbres étaient à quelques mètres de la maison.

Pold se dirigea vers les arbres, s’approcha de la villa et regarda deux fenêtres restées ouvertes au premier étage.

– C'est ici sa chambre et son cabinet de toilette, se dit-il.

Il était, en effet, suffisamment renseigné par un reporter qui, huit jours auparavant, dans une interview, avait décrit le home de Diane, interview qui avait fait le tour de la presse demi-mondaine.

Pold regarda encore les fenêtres et les arbres.

Puis il se décida, enveloppa un tronc de ses bras vigoureux et grimpa.

Il atteignit la première branche, puis se hissa jusqu'à une fourche d'où il pouvait plonger son regard dans les deux trous noirs des fenêtres restées ouvertes.

Il s'installa et attendit. L'ombre des branches le cachait. La clarté de la lune ne venait pas jusqu'à lui.